



54



Katre

La folle histoire du temps

Cet artiste a fait de sa passion pour l'Urbex une source d'inspiration pour une œuvre foisonnante, qui questionne notre rapport au réel, à l'espace, au temps et au monde.

Par Christian Charreyre

Sa mère, photographe, lui a donné le goût des images en noir et blanc. Son père, artiste plasticien, l'a initié à la multiplicité des approches artistiques contemporaines, conforté par des études en Arts plastiques. La découverte du graffiti dans les années 1990 s'est conjuguée à son attirance pour l'exploration des lieux abandonnés, dans une démarche très personnelle. Lorsqu'il découvre un lieu, Katre y prend d'abord des photographies qui lui servent ensuite pour ses œuvres futures. Cet ancrage dans le passé se transforme en un jeu sur les perspectives, les transparences et les matières.

« Temporalité », le titre de votre exposition, fait référence à un concept clé de votre travail...

Mon sujet, c'est la découverte de lieux abandonnés, notamment les anciennes usines. Elles parlent du temps et même de plusieurs temps : celui des vestiges, parfois celui d'avant la construction quand je retrouve des plans, mais aussi le temps de la découverte, quand tu entres et que tu commences une nouvelle histoire par une intervention artistique, et la trace que j'en conserve par la photographie.

1. Antonin Giverne
aka **Katre**.

2. GraphiK
serie 05,
2020,
acrylique,
aérosol et
impression
UV sur
aluminium
brossé,
60 x 90 cm.

3. Malakof
Fire, 2017,
acrylique,
aérosol et
sérigraphie
sur toile
de lin, 200
x 200 cm.



55



56

57

Comment est née cette approche originale ?

Je viens de l'univers du graffiti, du tag. J'ai commencé en 1993, avec du lettrage, très coloré, inspiré par ce que je voyais autour de moi dans ma jeunesse. J'ai réalisé beaucoup de fresques dans les friches et les terrains vagues de Paris et de la banlieue, et j'ai découvert d'anciennes usines, par exemple à Montreuil, des bâtiments industriels magnifiques le long du périphérique. Ma mère, photographe, m'a initié au noir et blanc et motivé à prendre des photos – j'ai d'ailleurs toujours un appareil avec moi. J'ai réellement cette double culture : la photographie et le graffiti.

Cet œil de photographe vous donne-t-il un regard différent sur les lieux ?

En fait, ce que recherche un grapheur, c'est une surface la plus lisse possible sur laquelle poser des couleurs. Moi, en fac d'Arts plastiques, j'ai appris à regarder les lieux, l'environnement, les objets, les textures... pour réaliser ensuite des installations. Cela a orienté mon approche

du graffiti, beaucoup plus sobre, avec un nombre de couleurs limité, du noir, de l'argenté, du rouge... qui révèlent la patine des murs, et rendent hommage aux lieux et à leur histoire. Des artistes un peu plus âgés que moi, comme Lek, Ortez, Nacio..., avaient déjà initié le tracé direct. Cette branche du graffiti laisse une grande part à l'improvisation dans le lettrage, beaucoup plus spontané, sans esquisse préalable.

Comment est né votre travail d'atelier ?

J'ai réalisé mes premières œuvres sur des supports récupérés lors de mes explorations, notamment des plaques rouillées, brûlées par l'acide, retrouvées dans une vieille imprimerie de Montreuil. Je travaillais l'abstrait, dans le même esprit que ce que je faisais dans les friches.

Et la peinture sur photos ?

Je cherchais un livre sur le sujet et, comme je n'en ai pas trouvé, j'ai décidé de l'écrire. Cela m'a quand même pris 3 ou 4 ans pour le sortir

[Hors du temps, Éditions Pyramyd, 2005, NDLR]. À cette occasion, j'ai rencontré les artistes qui m'avaient inspiré, j'en ai découvert d'autres. Pour la promotion, l'éditeur et moi avons eu l'idée d'imprimer des photos des lieux, sur des bâches et des papiers grands formats, puis de peindre dessus. Je me suis dit que c'était proche de ce que je faisais dans les friches et qu'il y avait quelque chose à creuser. Je connaissais un très bon sérigraphe et cela m'a ouvert de nombreuses possibilités. La sérigraphie est moins froide que le tirage numérique, on peut retramer la photo, créer de nombreux effets artistiques, utiliser des encres dorées et argentées... et, surtout, imprimer sur différents médiums : du verre, du plexiglas, du métal, de l'aluminium brossé...

Vous avez aussi évolué vers les installations en 3D...

Mon père est plasticien, j'ai grandi dans une culture d'art contemporain et fait des études d'Arts plastiques. J'avais déjà réalisé de petites choses, mais pour exprimer ce que j'avais en tête depuis longtemps, il

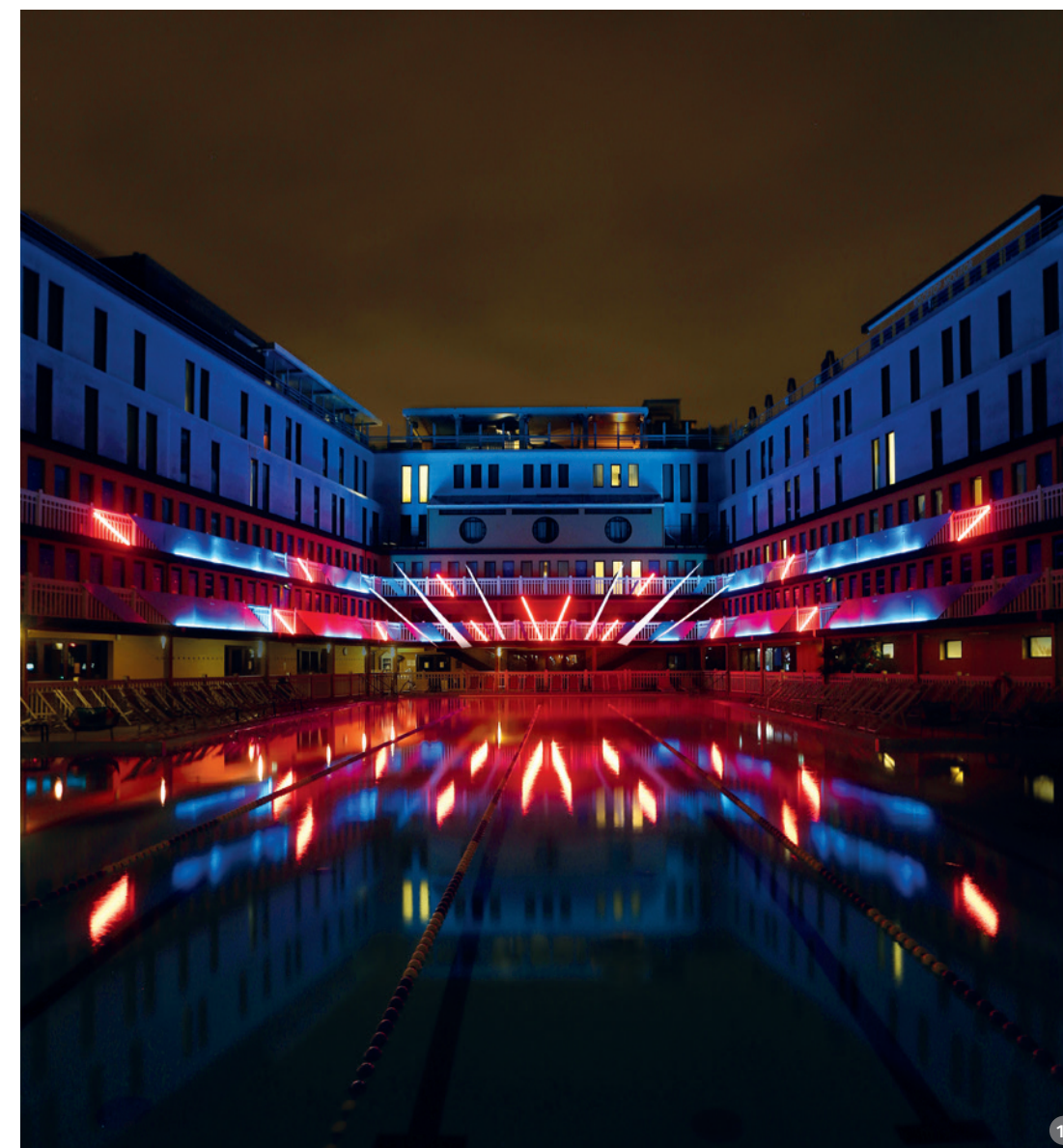
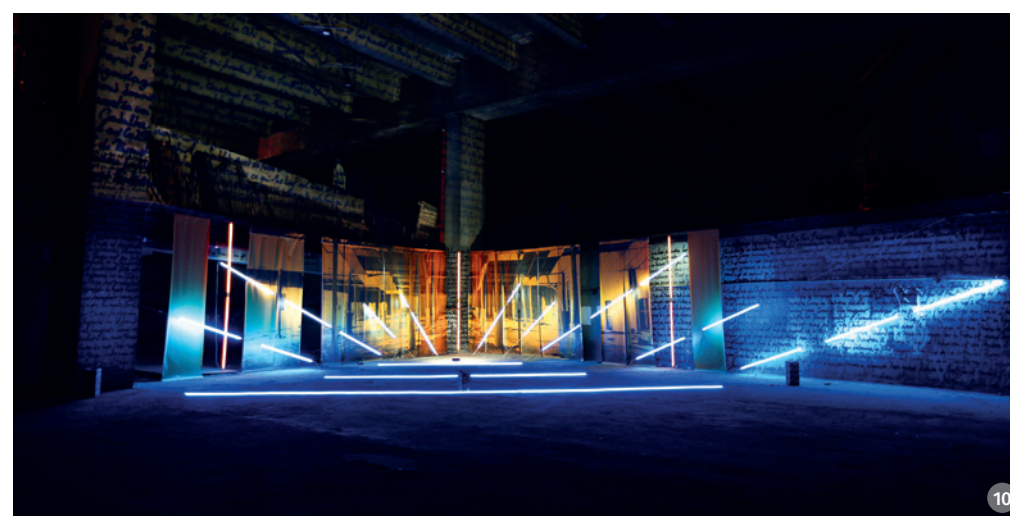
4. *Graphik serie 10*, 2020, acrylique, aérosol et impression UV sur aluminium brossé, 40 x 60 cm.

5. *Épinal perspectives infinies*, 2023, marouflage de plan ancien sur bois, impression photographique et aérosol sur plexiglass, 66 x 96 cm.

6. *Urbex ADN*, 2021, acrylique et aérosol sur toile de lin brut, 130 x 110 cm.

7. *Molitor, bassin intérieur perspectives*, 2023, acrylique, encre aérosol et photographie imprimée sur plaque d'aluminium brossé, 100 x 70 cm.

me fallait beaucoup d'espace et de temps. En 2013, Mehdi Ben Cheikh et Magda Danysz m'ont chacun proposé un projet : un appartement entier dans la tour Paris 13 et aux Bains-Douches. J'ai gardé le support photographique comme base, m'en servant pour imaginer des perspectives qui n'existaient pas avec mes lignes épurées, que j'ai recréées en tendant des sangles et des câbles, comme des traits explosifs. Je joue à la fois sur la photo qui fournit un décor, comme



58

59

les vestiges oubliés du lieu – à la tour Paris 13, j'ai conservé une baignoire d'origine – et sur l'installation proprement dite.

Ce sont des œuvres par nature éphémères...

Oui, la plupart ne durent que le temps d'une exposition, généralement trois semaines à un mois, comme celle des « Extatiques » dans les sous-sols de la Défense. À Molitor, l'installation a néanmoins été visible quatre mois et « Eletrik Perspective », dans L'Artère à Bernay, doit rester en place quatre ans. Mais je documente chaque projet, à la façon de George Rousse.

Dans votre travail, il semble y avoir la recherche d'une certaine ambiguïté entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas ?

J'aime que la personne qui découvre une œuvre se questionne, que tout ne soit pas accessible à la première lecture. C'est aussi pour cela que je réalise des catalogues, que je tourne des vidéos montrant le process, que ce soit la scénographie, l'exploration urbaine ou le travail en atelier, afin de raconter des histoires et plonger les gens dans mon univers. Cela prend du temps et demande des explications. Pour une exposition, un salon ou un projet, j'essaie d'être présent. Dans le cas contraire, je tiens à ce qu'il y ait quelque chose qui raconte la genèse de l'œuvre. L'image peut fonctionner toute seule, mais si tu n'as pas le contexte, tu perds une partie de ce qu'elle renferme.

Les lieux qui vous inspirent sont-ils vivants pour vous ?

En tout cas, ce sont des sujets complexes. Lorsque tu pénètres dans un lieu abandonné, il y a toute une histoire et tu la ressens différemment, notamment selon la lumière du jour. S'il fait beau, cela peut être plutôt sympa, mais s'il fait gris, d'un coup tout va t'écraser, l'ambiance devient un peu glauque. Quand je suis dans une friche pour prendre une photo, j'attends parfois des heures le bon moment, un nuage qui passe pouvant cacher ce petit point de lumière au fond qui donne toute la profondeur à la pièce. C'est tout cela que j'ai envie de montrer dans mes œuvres.

Avec les installations, pour lesquelles vous créez vos propres jeux de lumière, est-ce différent ?

Oui. L'œuvre se construit différemment. Je n'ai pas besoin d'avoir ce côté « chasseur » pour capturer le moment où il se passe quelque chose. Je peux créer mes perspectives, mes couleurs, mes lumières, mes vibrations. Pour « Les Extatiques » à la Défense, l'espace était un vide de béton sans vie. Avec la photo de fond – une infinité de piliers –, les LEDs et les néons, j'ai ainsi pu créer une profondeur qui n'existait pas.

Est-ce difficile de trouver de nouveaux lieux abandonnés ?

À Paris, cela devient de plus en plus rare. En raison de la valeur du

foncier, ils ne survivent pas longtemps ! Les vieilles usines de Montreuil ont toutes été démolies pour laisser la place à un quartier d'affaires. En revanche, en Province, c'est différent. À l'occasion d'une exposition collective à Épinal, j'ai découvert deux ou trois grandes friches des années 1930 et 1940. Dans l'une d'elles, j'ai même trouvé des plans d'architecte d'origine, ceux de la construction des bâtiments, de l'ajout d'un étage ou de machineries... Cela m'a donné l'idée de les utiliser dans l'image, en transparence derrière la photo, et ainsi intégrer un morceau de l'histoire du lieu.

Comment votre travail va-t-il évoluer ?

Je suis toujours en train d'expérimenter de nouvelles directions. Dernièrement, j'ai réalisé des œuvres plus abstraites, en retravaillant des images sur Photoshop pour ne garder que des armatures, des structures métalliques..., des choses très épurées, très graphiques. L'image originelle vient toujours d'une friche, mais on ne la reconnaît plus du tout. Au fil du temps, je me suis éloigné des lettrages colorés à la Sonic ou à la Nasty pour partir sur un travail abstrait et gestuel, mais avec toujours cette volonté de transmettre des émotions et un clin d'œil au passé, dans une pluralité de supports, de médiums et de techniques. J'interviens dans beaucoup d'endroits, je fais des murs, des installations, des expositions. Mais c'est le travail d'un artiste de se renouveler, de tester des choses, de surprendre... quitte, parfois, à perdre un public pour en trouver un nouveau. Par exemple, certains collectionneurs ont eu du mal avec les pièces lumineuses, en LEDs et en néons, que j'ai présentées en 2019, qui nécessitaient d'être branchées et allumées. Pour eux, une œuvre doit être plate, sur toile, bien vernie. Ce n'est pas ce que je propose.

8. La Pyramide, Abidjan, 2023.

9. Code Red, 2023, installation lumineuse, Mister Freeze, Toulouse.

10. Lignes de Défense, 2024, installation lumineuse en collaboration avec Obsolettrismes dans les sous-sols insoupçonnés de La Défense, Paris La Défense.

11. Mémoire Vive, 2023, installation de nuit sur les façades et les coursives du bassin extérieur de la piscine Molitor, Paris.

À VOIR

« Katre - Temporalité »
Du 3 mai au 1^{er} juin
2024
Du lundi au samedi
de 14h à 19h
Galerie Wallworks
4 rue Martel

75010 Paris
galerie-wallworks.com
Instagram :
@galeriewallworks
Katre : katre.fr
Instagram :
@katre_art